

Séance du 12 octobre 2015

**“Ivan Denissovitch”,
une lueur dans la censure soviétique**

par Pierre BARRAL

MOTS-CLÉS

Soljenitsyne (Alexandre), 1918-2008 - *Ivan Denissovitch* - Tvardovski - Khrouchtchev (Nikita), 1894-1971.

RÉSUMÉ

Sous l'autorité de Khrouchtchev, l'U.R.S.S. maintient un contrôle rigoureux des toutes les publications par le Parti dirigeant. Cependant, pour le texte percutant d'un ancien détenu du Goulag, un directeur de revue plus ouvert, Alexandre Tvardovski, contourne le circuit bureaucratique et obtient directement du “Numéro Un” une autorisation exceptionnelle. Alexandre Soljenitsyne, surgi de l'obscurité, jouit quelque temps d'une reconnaissance officielle, avant que son opposition radicale au régime se révèle avec éclat et suscite un écho mondial.

Littérature et politique se rencontrent souvent et parfois leur combinaison bouscule les situations établies. Il en a été ainsi en novembre 1962 de la publication légale en U.R.S.S., régime totalitaire, d'un texte romancé dénonçant son passé concentrationnaire. L'auteur, Alexandre Soljenitsyne, en fut le premier surpris, comme il l'écrivit peu après dans le volume intitulé en français *Le Chêne et le Veau*. Pour comprendre cette anomalie déconcertante, il faut prendre en compte à la fois la conjoncture politique du moment, la volonté indomptable d'un auteur rebelle et l'intervention de médiateurs efficaces.

Un régime de contrôle

La mort de Staline en 1953, après trente ans de dictature, a ouvert en Union Soviétique une lutte pour le pouvoir suprême, dont est sorti vainqueur Nikita Khrouchtchev. Devenu premier secrétaire du Parti, il dirige d'une poigne ferme, avec une truculence spectaculaire. Des intrigues se développent bien contre lui au sein du Présidium dirigeant, mais au prix de quelques embardées, cet autoritaire brouillon tient le gouvernement une dizaine d'années. Si naguère il a pris sa part personnelle dans la Terreur Stalinienne, il juge maintenant opportun de libérer du Goulag des centaines de milliers de détenus, en évitant toute publicité. Puis, en février 1956, c'est un coup de tonnerre, “le rapport Khrouchtchev” : dans une séance à huis clos du XX^e Congrès, le “Numéro Un” dénonce longuement “le culte de la personnalité”. Mais c'est une correction de stratégie, nullement une conversion à un pluralisme démocratique.

Moins sanglant assurément, le régime demeure intégralement totalitaire. Le parti communiste conserve l'exclusivité du pouvoir et il est dirigé du sommet selon la règle proclamée du "centralisme démocratique". Or, depuis Lénine, ce pouvoir a la ferme volonté de régenter la culture. Et, dans son principe même, l'Union Soviétique se fonde officiellement sur une doctrine d'Etat. A cette époque, nous demandions à une collègue de Moscou quelle part revenait dans la vie soviétique au "marxisme-léninisme". Elle répondit avec ardeur : "Tout ! Absolument tout !", (en russe *vsio* !), d'un mot définitif et sifflant que j'ai encore dans l'oreille. A ce déterminisme théorique, s'ajoute de surcroît un opportunisme politique. Le Parti a toujours raison, à l'intérieur comme à l'extérieur et, s'il a pu surgir dans une phase précédente quelques "déviation", on les déclare maintenant "corrigées".

Depuis octobre 1917, l'édition est un monopole d'Etat et toutes les activités intellectuelles sont encadrées dans un système articulé, aux organes complémentaires. "En haut", comme disent les initiés, sur la Vieille Place, ce secteur relève du secrétariat du Comité central du département spécialisé de la Culture (*Agitprop*). Son contrôle idéologique a pu être comparé à celui du Saint Office dans l'Eglise romaine. Cet organe suprême du parti oriente et surveille les institutions d'Etat compétentes, telle la direction de l'édition (*Glavlit*), une censure qui autorise ou refuse toute publication. En même temps, parmi les "organisations sociales" qui quadrillent la population, l'Union des Ecrivains relaie les orientations du parti sans aucune autonomie et ses dirigeants sont récompensés de leur docilité par des avantages moraux et matériels.

Après un durcissement au lendemain de la guerre, cet embrigadement des esprits relâche un peu sa rigueur au moment du XX^e Congrès. Quelques œuvres littéraires et artistiques expriment une velléité d'indépendance envers les canons partisans de la rhétorique soviétique. Dans le roman *Le Dégel*, qui laissera son nom à ce sursaut, Ilya Ehrenbourg, journaliste en vue, abandonne les slogans triomphalistes de rigueur pour exprimer l'aspiration des artistes à plus de liberté. Dans *L'homme ne vit pas seulement de pain*, Vladimir Doudintsev met en scène un inventeur méconnu, aux prises avec les privilèges, avec les rivalités et avec les tactiques de la bureaucratie dominante. Ce ton plus libre est toléré, malgré quelques remous, car, dans ces fictions, l'intervention de communistes exemplaires assure une fin heureuse. L'esquisse de critique vise le comportement d'exécutants dévoyés, elle demeure dans le cadre du régime, sans ébranler ses valeurs de référence.

Il en est tout autrement du *Docteur Jivago*, du poète Boris Pasternak. Ce maître reconnu des images et des rythmes s'est toujours abstenu de prendre des postures contestataires et pendant la Grande Terreur, Staline l'a épargné pour des motifs obscurs. Maintenant, dans ce climat plus détendu, il ose proposer à la publication un roman sur la Révolution d'Octobre. Il s'y incarne dans le héros, artiste auquel il attribue ses poèmes mais aussi médecin. Et à cet "observateur inactif d'une lutte à mort" (p. 402), il fait dire : "le marxisme est trop peu maître de soi pour être une science [...] je ne connais pas de courant plus replié sur lui-même et plus éloigné des faits" (p. 312). Une telle démarche franchit les limites de ce que peut tolérer l'appareil idéologique du Parti. Non que le texte combatte de front le régime, mais il ne glorifie pas son action, comme c'est la règle imposée. En particulier, les censeurs sont scandalisés de voir Jivago partager sa compassion entre deux combattants de la guerre civile tombés face à face, à parts égales pour le Rouge et le Blanc. De plus, cette scène est teintée d'une religiosité chrétienne diffuse, avec une

référence explicite au Psaume 90. Le manuscrit s'enlise quelque temps dans les flottements de la bureaucratie, jusqu'à son refus pour "esprit individualiste" en septembre 1956.

Cependant, las de ces atermoiements officiels, Pasternak a accepté en mars l'offre parallèle d'un éditeur occidental, Feltrinelli, qui appartient à l'aile ouverte du parti communiste italien. Une version en italien paraît en octobre 1957, d'autres traductions suivent aussitôt et au-delà du Rideau de fer, *Le Docteur Jivago* devient rapidement un best seller. En octobre 1958, c'est le couronnement suprême, l'octroi du Prix Nobel de Littérature., alors que le pouvoir soviétique a vainement défendu la candidature du docile Mikhaïl Choukhov. Le Comité central s'indigne de voir honorer une œuvre "qui, déclare-t-il, présente de façon diffamatoire la Révolution d'Octobre, le peuple russe qui l'a accomplie et la construction du socialisme en Union Soviétique". A l'Union des Écrivains, les colères se déchaînent contre l'orientation de l'œuvre comme contre sa parution à l'étranger. Les rivalités aiguës des zèles, une résolution collective demande même que le confrère "traître à sa patrie et à son peuple" soit banni et déchu de sa citoyenneté. Pasternak, refusant l'exil qui le menace, se résout à déclarer qu'il renonce au Prix Nobel. L'appareil idéologique ne lui en garde pas moins rancune et le réprimande encore quand il donne à un journal anglais un poème de ton critique. Ebranlé dans tout son être, il succombe à un cancer du foie en mai 1960 et une foule d'admirateurs se presse à ses obsèques. A l'Ouest, la tempête médiatique culminera dans le triomphe mondial du film commercial de David Lean, où le débat politique s'efface derrière l'idylle amoureuse envoûtante de la *Chanson de Lara*.

En revanche, l'étranger ignore le cas de Vassili Grossman, dont la voix critique est étouffée silencieusement. Cet auteur bien intégré dans le réseau officiel a suivi l'Armée Rouge comme correspondant de guerre pendant quatre ans et ses reportages en première ligne étaient appréciés des vétérans. Les trois mois vécus sur le front de Stalingrad, qui l'ont profondément marqué, lui inspirent une fresque ambitieuse, sur le modèle tolstoïen de *Guerre et Paix* : il y projette dans une évocation puissante des combats les nombreux personnages d'une saga familiale. Malgré quelques difficultés, il a pu faire paraître la première partie en 1949. Puis la répression d'après guerre en U.R.S.S. ébranle en profondeur son esprit déjà critique et il se détache désormais du régime De plus, juif d'Ukraine, dont les SS ont massacré la mère, il ressent amèrement les pulsions antisémites croissantes du pouvoir soviétique. Et en marge de la tragédie bouleversante de la bataille, il met en parallèle les systèmes totalitaires, l'hitlérien et le stalinien, en osant juxtaposer leurs arrestations arbitraires, leurs camps de déportation, leurs exécutions sommaires. Quand il propose en 1960 cette deuxième partie, *Vie et Destin* à la revue de l'Union des écrivains, *Znamia* ("le Drapeau"), son directeur épouvanté transmet aussitôt le brûlot à l'échelon supérieur du Comité central.

La réaction de l'autorité est radicale. On a pu parler de "l'arrestation du manuscrit" : en février 1961, des policiers viennent confisquer à domicile les textes, les brouillons et même les carbonés. Révolté, l'auteur écrit à Khrouchtchev, en se référant au XX^e Congrès et en se réclamant des "normes léninistes de la démocratie" : "je vous prie, conclut-il, de rendre la liberté à mon livre". En réponse, il est convoqué en juillet chez Mikhaïl Souslov, du Présidium, qui lui confirme le refus absolu de publication. Outre "la sympathie pour une certaine religiosité", le gardien de la doctrine dénonce âprement "l'analogie établie entre le nazisme et le

régime communiste”. Dénonçant “le tort immense” qu’a déjà provoqué le livre de Pasternak, il juge *Vie et Destin* “bien pire” encore et il le compare même à “une bombe atomique”, Grossman, tenu en quarantaine, mourra dès 1964. Il a réussi toutefois à cacher deux exemplaires et à les confier à des amis sûrs, qui les feront passer à l’Ouest ultérieurement: une édition russe paraîtra à Lausanne en 1980, une version française à Paris en 1983.

Un texte percutant

Pendant ce temps, un autre auteur rebelle a commencé de mûrir son œuvre, dans la solitude. Alexandre Soljenitsyne, officier sur le front de Prusse orientale, a été arrêté en février 1945 pour une correspondance jugée subversive. Détenu pendant huit ans dans un camp concentrationnaire, puis hospitalisé pour un cancer, il a trouvé ensuite un emploi de professeur de mathématiques dans la petite ville de Riazan, en Russie centrale. Mais cet enseignant obscur est passionné d’écriture depuis sa jeunesse. Il entreprend de transposer les épreuves qu’il a vécues dans deux romans, *Le Premier Cercle* et *Le Pavillon des cancéreux*, qu’il cache soigneusement. Puis, en mai 1959, il jette sur le papier deux cent pages d’un seul souffle, sans aucune coupure. Il les intitule *Chtch 854*, le numéro matricule attribué à son héros symbolique.

Ce récit suit du matin au soir les actes et les pensées d’un détenu ordinaire, en russe d’un *zek* (*zaklioutchennyi*). Pendant la guerre, Ivan Denissovitch Choukhov, pris par l’ennemi, avait réussi à rejoindre l’Armée Rouge, mais on l’avait accusé d’espionnage et envoyé au Goulag. Après neuf ans de séjour, il s’est “déshabitué de prévoir, pour aujourd’hui comme pour demain”. Ce kolkhozien, fruste et finaud s’est adapté pour survivre, car “il sait travailler de ses mains et les a encore solides”. Caractère droit, il se refuse à “graisser la patte” de quiconque : “depuis quarante ans qu’il foule cette terre, avec la moitié de ses dents parties et les cheveux qui tombent, jamais il ne se l’est laissé graisser et, même au camp, il n’a appris jamais” (pp.56-57). Pour brosser ce personnage, l’auteur s’est inspiré d’un soldat de son unité et aussi du Platon Karaïev de *Guerre et Paix*. Et il lui attribue son expérience personnelle, au lieu de s’incarner dans un double de lui-même tel que le Nerjine du *Premier Cercle*.

Un effort remarquable est déployé pour saisir la vérité crue du langage. Alors que le *Jivago* de Pasternak emploie un style littéraire, *Ivan Denissovitch* s’exprime avec les mots du moujik russe, l’argot du Goulag s’ajoutant à la truculence du parler paysan. C’est dans l’optique du *Zek* que le lecteur vit ses épreuves, décrites minutieusement : le très grand froid qui pénètre les vêtements mouillés, “avec une pareille croûte de glace sur la fenêtre, quand du givre en toile d’araignée suinte depuis les joints du plafond tout le long des murs de la baraque” (p. 9) ; les brutalités des surveillants, au fil des mouvements de la journée ; les fouilles, où le héros ruse pour cacher une lame de scie dans sa mitaine; la gestion précautionneuse de la ration de pain et les astuces pour se faire bien servir au réfectoire.

Ivan Denissovitch est aussi attentif à se protéger des larcins, à se garder des resquilleurs : “le vrai ennemi du prisonnier, pense-t-il, c’est son frère” (p. 165). Mais la promiscuité pénible a pour contrepartie une solidarité diffuse et une franchise des échanges, qui ne craignent plus la dénonciation à la police. Les portraits vivants de ses camarades, venus de tous les milieux et de toutes les ethnies, sont inspirés de

personnages réels rencontrés au camp. Le brigadier Turine, fils de koulak, “connaît les usages du camp comme pas un” et “au camp, tout dépend de votre brigadier” (p. 59). Bouynovski, capitaine de frégate, a gardé le ton du commandement. Le jeune Aliocha, baptiste pieux, inspire à tous la pitié, alors que Fetioukov, “le chacal”, “ramasse les bouts de mégots” (p.66) et harcèle César, le privilégié qui reçoit des colis de sa famille. Plus fiables sont les Estoniens : “jamais Choukhov n’était tombé sur de mauvaises gens” (p.66). Et le Letton Kildigs, bon compagnon de chantier, raconte “que chez eux, tout le monde travaillait tranquille et que tout le monde était riche” (p. 139).

Les références à la Grande Terreur de 1937 restent allusives et le texte s’abstient des réquisitoires passionnés, que Soljenitsyne développera plus tard dans *L’Archipel du Goulag*. La description des épreuves subies se déroule sur un ton résigné et, si elle enregistre les souffrances, elle évite tout pathos rhétorique. Sa force brute n’en est que plus irrésistible. Le dernier paragraphe condense le message, avec une ironie masquée : “Il s’endormait, Choukhov, satisfait pleinement. Cette journée lui avait apporté des tas de bonnes choses : on ne l’avait pas mis au cachot ; leur brigade n’avait point été envoyée à la Cité du socialisme [le chantier le plus dur] ; à déjeuner, il avait maraudé une *kacha* [un bouillon] ; les tant pour cent [un rabiot] avaient été joliment décrochés par le brigadier ; il avait maçonné à cœur joie ; on ne l’avait point paumé avec une lame de scie pendant la fouille ; il s’était fait du gain avec César”. Au total, “une journée de passée. Sans seulement un nuage. Presque du bonheur”. (p. 223).

Après être resté longtemps “un écrivain souterrain”, l’auteur se sent un peu “las de la conspiration”, Aidé par sa première femme, il allège le récit de ses pointes les plus agressives et il le recopie à la machine. Or, en octobre 1961, le XXIIème Congrès du parti relance la déstalinisation et expulse du Mausolée le corps embaumé du “Guide”, “pour ses crimes et ses répressions massives contre d’honnêtes citoyens soviétiques”. Un délégué, Alexandre Tvardovski, intervient aussi pour appeler la littérature “à l’audace, à la sincérité et à la véracité”. Soljenitsyne observe “ce grondement de masses souterraines” et la revue *Novyi Mir*, que dirige Tvardovski, lui paraît par son relatif libéralisme “une petite lucarne dans un ciel pur” (*Le chène et le veau*, pp. 22 et 124). Ses amis Kopelev l’encouragent alors à y tenter sa chance. Plus influencé par eux qu’il ne le reconnaîtra ensuite, il fait porter le manuscrit à cette adresse par l’épouse et il attend la suite, dans un mélange de crainte et d’espoir.

Le parcours de l’autorisation

Si le système avait suivi sa routine, il n’aurait jamais publié *Ivan Denissovitch*, l’historien ne saurait en douter. Sans attaquer le régime aussi ouvertement que le roman de Vassili Grossman, la nouvelle de Soljenitsyne évoque trop franchement son passé fâcheux pour être acceptée. Au sein de l’appareil idéologique, la timidité des prudents se combine avec l’indignation des ardents contre des textes de cette sorte. Mais un miracle bureaucratique survient, par l’intervention successive de quatre bonnes fées.

La première est Anna Berzer, la collaboratrice de *Novyi Mir* qui a reçu le texte. Saisie par son originalité, elle se garde de le faire circuler dans la rédaction, car elle voit bien que ses journalistes réagiront négativement, par crainte des ennuis. Elle mesure qu’à ce texte explosif, seul le directeur peut oser donner sa chance.

Comme le manuscrit est présenté recto verso sans intervalles, elle le fait retaper sous une forme plus attirante. Puis, dans un instant favorable, elle le remet à son chef, en le signalant comme “le camp vu par un moujik, une chose très populaire”.

Alexandre Tvardovski, de souche paysanne dékoulakisée, a connu la célébrité pendant la guerre par la chronique d’un fantassin de base, *Valéri Tiorkine*, composée en vers de prosodie populaire. La paix revenue, il s’est acquis dans le monde littéraire une position en vue, avec plusieurs prix Staline et un siège au Comité Central. Communiste convaincu, il respecte la discipline du parti, mais il rejette sincèrement les déviations de la période stalinienne. Il a gardé son indépendance de jugement et, sans faire d’éclat, il ne se prête pas aux actes qui vont contre sa conscience. Quand survient une vague d’épuration, il ne crie pas avec les loups. Il a eu ainsi le courage de ne pas soutenir l’exclusion de Pasternak à l’Union des Écrivains, en disant calmement : “Il faut réfléchir avant d’agir”. “Alexandre Trifonovitch”, comme l’appelle son équipe, la dirige avec une autorité reconnue, que nuance seulement une irrégularité d’humeur aux pointes dépressives.

Rentré chez lui, il lit le manuscrit d’une seule traite, le reprend et y passe toute la nuit. Car la saveur du texte le touche dans ses fibres intimes, avec une qualité d’écriture qu’il juge d’emblée exceptionnelle. Il va jouer le rôle clef. Faisant venir cet inconnu de sa province, il l’accueille avec une bonhomie chaleureuse, dans une réunion autour d’une table à l’ovale allongé. Bousculant les timidités de ses adjoints, il le couvre d’éloges encourageants. Le titre est seulement jugé trop obscur pour les non-initiés ; on s’accorde sur *Une journée d’Ivan Denissovitch*.

Si l’éditeur offre un contrat avantageux, il ne peut décider seul la publication et il en avertit loyalement Soljenitsyne. Il connaît assez les arcanes du pouvoir culturel pour sentir que dans la filière habituelle, un refus surviendrait assurément et il a horreur des échecs. Il manœuvre donc avec prudence, il communique le manuscrit à quelques experts, il enregistre des réactions diverses et il tergiverse pendant plusieurs mois. Mais pendant ce temps, des copies commencent à sa répandre, car le *Samizdat*, diffusion privée de textes dactylographiés ou photographiés, commence à doubler souterrainement le circuit autorisé. Alors le directeur de *Novyi Mir* tente de contourner la voie bureaucratique en obtenant directement une décision politique au sommet de l’État. En juillet, il envoie le manuscrit, avec un dossier étoffé d’avis favorables, au conseiller culturel de Nikita Khrouchtchev, Vladimit Lebedev, qu’il connaît un peu.

Celui-ci est donc la troisième fée, en intermédiaire bien placé. Il montre quelque ouverture d’esprit et il veut se distinguer d’apparatchiks rivaux plus sectaires. Bientôt il téléphone : “Fabuleux !” mais aussi “Un pouvoir soviétique sans communistes ?”. Il se déclare favorable, sous réserve d’une “amélioration”. Il ne demande en fait que des corrections mineures, que consent aisément l’auteur. Le rédacteur adjoint de la revue Dementiev, un apparatchik zélé, formule bien d’autres demandes, qui altéreraient l’esprit du texte, mais Soljenitsyne s’y refuse avec fermeté. Tvardovski, qui l’a appuyé d’une réserve silencieuse, s’adresse alors avec déférence au premier secrétaire : “Je ne me jugerais pas possible, écrit-il, de troubler votre temps s’il ne s’agissait pas d’un cas vraiment exceptionnel”. D’une part, juge-t-il, l’écrivain “peut être demain un des noms les plus remarquables de notre littérature”, d’autre part, fait-il valoir, “dans la puissance inhabituelle du matériau que met en lumière cette nouvelle, je ressens un véritable besoin de votre conseil et de votre approbation”.

En cet été 1962, ce quatrième acteur, le plus puissant, se repose en Crimée. Il écoute Lebedev lui lire *Ivan Denissovitch* dans un climat de détente et, racontera-t-on à Soljenitsyne, il s'esclaffe bruyamment, savourant notamment en praticien le passage où le héros pose ses briques sur le mortier bien ajusté.. “Cette substance foncièrement paysanne” séduit “le moujik suprême” après “le moujik supérieur” qu’était déjà Tvardovski (“*Le Chêne et le Veau*, p. 27). D’autre part, la conjoncture politique est propice : la relance de la déstalinisation ouvre, peut-on dire, une fenêtre de tir. Lebedev fait même ajouter l’allusion à Staline, “le Père la Moustache” (p. 198), que l’auteur avait prudemment évitée. Les membres du Présidium, hâtivement consultés, n’osent faire d’objection, même Souslov, qui vient pourtant de faire taire brutalement Vassili Grossman un mois plus tôt. Cette faveur du prince est assurément paradoxale. Mais il y avait eu le précédent bien connu de tous les Russes du grand poète Pouchkine. Un siècle plus tôt, le tsar si autoritaire Nicolas Ier, fasciné par son génie, avait manifesté à ce tempérament rebelle une indulgence surprenante

En octobre, le directeur de *Novyi Mir* est convoqué au Kremlin et le premier secrétaire lui déclare approuver “une chose vivifiante” et de plus “conforme aux positions du parti”. Sur son carnet, il note : “Je vis ces mots comme s’ils m’étaient adressés à moi-même. Du bonheur”. Il fait paraître la nouvelle dans la livraison de novembre, en l’appuyant d’une préface enthousiaste. Il y salue avec un regard perspicace “l’arrivée dans notre littérature d’un maître nouveau, surdoué et pleinement mûri” et il proclame son “grand désir” de publier cette œuvre. Même si le langage des acteurs, concède-t-il à l’avance, “pourra susciter la réserve des goûts particulièrement difficiles”.

Les aléas de la réception

Le 18 novembre 1962, la crise des fusées de Cuba vient de se résoudre par un heureux compromis, mais le public soviétique ne mesure guère qu’il vient d’échapper à une catastrophe nucléaire. Et à *Ivan Denissovitch*, il fait un succès triomphal. Dans les kiosques, on s’arrache le fascicule bleu qui brise un tabou et que sa relative brièveté fait lire aisément. La rumeur qui court du bouche à oreille amplifie vite la diffusion : il se vend en quelques mois près d’un million d’exemplaires. Les lecteurs les plus admiratifs sont les anciens détenus des camps, qui, malgré leur méfiance devant toute publication autorisée, reconnaissent dans ce texte vrai l’épreuve qu’ils ont eux mêmes vécue. Beaucoup écrivent à l’auteur leur approbation chaleureuse, en y ajoutant des détails concrets sur leur expérience personnelle. Soljenitsyne collationne avec soin ces 227 témoignages. Ils lui fourniront un précieux matériau complémentaire pour l’œuvre massive qu’il commence alors sur le monde concentrationnaire, *L’Archipel du Goulag*.

Pendant quelques mois, le texte semble jouir d’un label officiel. L’auteur, qui en est surpris, a le sentiment de vivre une lune de miel. Lors d’un plenum du Comité Central, le Premier secrétaire fait une référence favorable à *Ivan Denissovitch* : pour ses auditeurs de la nomenklatura, c’est une incitation à se procurer aussitôt un texte dont l’audace est approuvée au sommet. Un porte-parole qualifié du régime, Constantin Simonov, salue dans les *Izvestia* “un puissant talent”. En décembre, Soljenitsyne est invité à une réception de “l’intelligentsia/ créatrice”. Il peut y remercier Khrouchtchev “pour les millions qui ont souffert”, Lebedev l’assure qu’il est “sur une orbite dont on ne le délogera pas” et Souslov vient même lui serrer la

main avec un mot aimable. Mais, revenu au Kremlin en mars 1963, il est hérissé par une algarade intolérante du Numéro Un, qui a changé de ton, et en juin il refuse de participer à une grande assemblée sur la culture. Lebedev scandalisé prend alors ses distances et Soljenitsyne perd ses illusions sur ce protecteur, qui meurt du reste peu après.

Avec Tvardovski, la relation reste, écrira Soljenitsyne, celle de “deux courbes mathématiques ayant chacune son équation propre” (p. 54). Le protecteur voudrait intégrer son poulain dans le système, l’intéressé tient à sauvegarder son indépendance. Quand Soljenitsyne n’accepte pas de participer à un symposium international à Leningrad, Tvardovski, est fort vexé, car il a œuvré pour le faire inviter, il soutient aussi une candidature au prix Lénine, que fait échouer une note critique de la *Pravda*. Le directeur se fait pressant pour publier d’autres textes, l’auteur hésite à livrer ceux qui lui paraissent les plus subversifs. L’accord peut se faire sur *La Maison de Matriona*, portrait attachant d’une vieille paysanne. Le roman *Le Premier Cercle*, qui fait revivre une prison-laboratoire pour ingénieurs, est jugé inacceptable, même avec des allègements. Soljenitsyne le retire et lui substitue *Le Pavillon des cancéreux*, tableau plus anodin de son expérience de la maladie. On commence la composition, puis l’autorité culturelle bloque la publication avec une malveillance tenace.

Les “nationalistes”, qui contrôlent l’Union des écrivains, proclament en effet qu’au lieu de se complaire dans la description égoïste de leurs malheurs passés, les anciens détenus doivent s’associer avec entrain à la construction du socialisme. Une campagne systématique se développe contre *Ivan Denissovitch*, dénoncé comme un tableau négatif et désormais retiré des bibliothèques. Cette volonté de promouvoir l’unanimité soviétique a le champ plus libre encore après la retraite forcée de Khrouchtchev en 1964. Le nouveau secrétaire du Comité central à la culture, Demitchev, convoque alors Soljenitsyne pour le sermonner : “Le parti ne veut 1°) ni pessimisme, 2°) ni noircissement, 3°) ni flèches secrètes”. Mais le suspect joue l’innocent et son contrôleur se rassure : les ennemis de la Guerre Froide, dit-il en le congédiant, “n’ont pas trouvé un second Pasternak !”.

Il se trompe évidemment du tout au tout. Car, à l’Ouest, le texte de *Noviy Mir* suscite aussitôt une immense sensation.. D’abord bien sûr chez les adversaires de l’idéologie soviétique : ainsi dans *Le Figaro littéraire*, le P. Riquet, jésuite en vue, enregistre cet aveu du passé concentrationnaire (“Quand Buchenwald était en Sibérie”). Mais aussi, sur un autre ton certes, les communistes les plus ouverts mettent en lumière un acte marqué de déstalinisation au-delà du Rideau de Fer. Leur organe *Les Lettres françaises* insère un compte rendu bienveillant d’Elsa Triolet et Pierre Daix, ancien déporté à Mauthausen, préface une version française faite à la hâte (la seconde, des époux Cathala, aura plus de saveur). Puis les romans de l’auteur qui ont été refusés en U.R.S.S parviennent par divers réseaux clandestins : *Le Premier Cercle* et *Le Pavillon des cancéreux* sont publiés à Paris en 1968. Soljenitsyne tisse à distance des relations capitales avec l’écrivain Heinrich Böll en Allemagne ainsi qu’avec l’éditeur Nikita Struve, fils de Russe Blanc, en France. Et à la suite d’un mouvement impulsé par François Mauriac, l’Académie suédoise lui attribue en 1970 le prix Nobel de littérature.

Il déclare accepter cet honneur insigne, que Pasternak avait dû refuser. Et il se révèle un contestataire beaucoup plus coriace que le père de *Jivago*. Eprouvé davantage par la répression, en meilleure santé dans la force de l’âge, il a manifesté envers le régime une dissidence de plus en plus affirmée. Si Tvardovski disgracié

s'est réjoui du prix Nobel avant de mourir, l'appareil culturel condamne "un acte de Guerre Froide et de provocation politique". L'auteur d'*Ivan Denissovitch*, veut se rendre à Stockholm pour y poser un geste spectaculaire. Puis comprenant qu'on ne le laisserait pas rentrer, il se contente d'envoyer un message sur le sort des détenus politiques. Mais six ans plus tard, lorsqu'à sa demande paraîtra en Occident *L'Archipel du Goulag*, il sera déclaré "renégat", déchu de sa nationalité et expulsé à l'étranger.

Après 1974, le personnage va prendre une stature exceptionnelle. En exil, il s'affirmera comme un champion intransigeant de la liberté, parallèlement au savant Andreï Sakharov, retenu, lui, en résidence surveillée. En même temps, cet écrivain de génie s'assurera dans la littérature russe une place de tout premier rang, par une œuvre considérable où se détachent les "deux cathédrales", *L'Archipel du Goulag* et *La Roue Rouge*. Et *Ivan Denissovitch* deviendra un classique scolaire. De ce parcours fascinant qui s'étend sur quatre-vingt dix ans, j'ai voulu ici seulement évoquer l'évènement insolite et capital qui révéla au monde Alexandre Soljenitsyne.